

L'empreinte du visible, par CAROLE DARRICARRERE

L'empreinte du visible



Écrit par Carole Darricarrère 04.07.18 dans La Une Livres, Les Livres, Critiques, Arts

L'empreinte du visible, éditions Al Manar, 2017, 148 pages, 25 €. Ecrivain : Marie Alloy

« La peinture ne peut être ni actuelle ni inactuelle (...) inutile de vouloir situer sa propre recherche en fonction de la période contemporaine car le geste artistique précède la conscience temporelle et la dépasse par la force de sa propre nécessité ».

Marie Alloy est artiste peintre, graveur, essayiste, éditrice de poésie et de livres d'artistes, et une gardienne des quatre éléments en partage de rencontres qui « rêve de peindre des poèmes » et peint « de l'intérieur vers l'intérieur ». Elle participe de cette part souveraine qui roule inlassablement sa pierre de silence en direction du feu créateur, acte revivifiant du chaos de l'harmonie, rayon serviteur de l'ordre alchimique d'un univers-monde. En

exergue, une citation de John Berger donne le ton du livre : « L'illusion moderne concernant la peinture, c'est que l'artiste est un créateur. Il est plutôt un récepteur. La création est l'acte par lequel il donne forme à ce qu'il a reçu ».

Je procède souvent ainsi, un livre est là, refermé de desserte en desserte, infusant-diffusant ce qui l'a fondé, je le lis d'abord à distance, à livre clos, par imposition de regard. Je n'ai jamais rencontré Marie mais j'ai la sensation de la connaître depuis toujours, le sentiment d'une parentèle, d'une connivence poétique. Ce livre d'empreintes et de mues je sais déjà que je vais le lire avec ma peau de lézard, mon corps de becs, mon pelage de serpent à sonnettes, mon grelot d'elfe magicien, mes éclaircies de fissures dans la voix, mon parfum sortilège de pierre de meulière après la pluie, mes chaussettes de picots de laine vierge, mes bois de cerf, mon panier de fraises, mon pipeau : l'été de préférence dans le sac ou dans le pré, l'hiver au coin de l'âtre. Je vais le lire aussi avec la vocation contrariée de mes mains.

Marie peint. Marie écrit. Marie crée. Au doigt et à la plume écrit et peint comme l'on écoute et se tait. Virtuellement Marie neige en vertus de flocons sur la toile. Elle témoigne de l'invisible dans l'écrin de la visibilité. Tient sa patience de l'élan du chat. Ramène dans ses robes nues de grandes chutes de beiges et des habits bleus comme d'autres gerbes de simples ou berges de blés. « Attendre la peinture est déjà peindre » résonne avec attendre de lire c'est déjà lire. J'ajouterai qu'écrire est chez elle un geste de peintre, calligraphie spontanée d'une émulsion de blanc de zinc, pages de clarté en pensivité d'une toile intitulée par hasard : *Plage de clarté*. Peindre ce qui la fixe de loin « dans l'angle mort du regard », dire le blanc qui vaque entre deux contours, adjoindre la parole sensorielle au geste pictural. Écrire et peindre « aux lisières du silence », dans cette qualité intacte de regard de l'enfant né, paupières closes à mi-chemin du souvenir des rives que l'on quitte et de l'éblouissement à venir, l'ombre portée de l'illisibilité sur le voir félin du dos de la vue, laissant ouverte la question du réel. Écrire sur le geste de peindre avec le moins de complaisance possible : « Je regarde, et j'ai la sensation que c'est la peinture qui m'éclaire (...) », une peinture « qui embrasse l'absence » au même titre que l'écriture, une écriture au service de l'art. « Passé la frontière (...) le vide enfin », tel l'aboutissement de journées entières, cet aveu alors de « ce besoin irrépessible d'une couleur orange ». Une question

demeure : « De quel amour secret le tableau (le poème ?) porte-t-il le fruit ? ».

Dans cette vacance de peindre s'inscrit le regard en filigrane de l'écrivain, son ruissellement imprévisible validant le cheminement, son avantage de plume à passer la main, son présent de racines à qui voit le jour ; apercevoir, entre les persiennes à lamelles, dans les virages de la vue, un chemin de veille qui vaque ; voir *enfin* tout le champ du possible d'un lieu de ronces que l'on n'avait jamais fait qu'ignorer de dos ; traverser de face jusque-là sans mièvrerie l'immense cécité à l'aplomb du sommeil de la vue sans jamais « fatiguer le tableau, règle essentielle » : « Les tableaux, comme les êtres, doivent être libres en eux-mêmes et laisser libres. Nécessité vitale ». Tout ce qui s'applique ici à la peinture pourrait s'appliquer au poème, « si loin aller, vers si peu d'espace et de réponses durables (...) entre deux toiles, toute les toiles possibles (...) puis, chemin faisant, comme le jour se lève ou comme s'écrit un poème, l'une d'entre elles naît, se défroisse et vit ».

Beau livre de textes de confidences et de textures, hommage à la couleur libre fourmillant de références, en neuf chapitres à (s')offrir, disponible également en vingt exemplaires de tête rehaussés de dessins et de peintures numérotés et signés par Marie Alloy, considérer cet objet livresque comme un tableau, une toile impressionniste exécutée patiemment à la palette, un rouleau de peintre déroulant ses pensées tentaculaires comme autant de questions ouvertes, un rêve de la peinture elle-même séchant à voix haute, haut lieu de sources, de croisements et de mirages, le contraire d'un lieu mental ces inflexions de l'invisible sur l'effacement lent d'un noyau de matières, un herbier de sagesse, l'anémone flottante d'une suspension de radicelles ou un manuel d'éclaircies à l'adresse de malvoyants, socle à lire à regarder et à relire dans un cycle sans fin de partages *être avec*, en se souvenant que « c'est du cœur que provient ce chant de toile, fragile et nu », et qu'un livre, à l'égal d'un tableau, « est un état ou une étape, jamais une arrivée ».

« Toute gloire d'atteindre la véritable peinture s'en est allée rejoindre le ciel, en exil parmi les hommes qui ne la regardent plus ».

Carole Darricarrère